



HAL
open science

Correspondance et polémique. Petits meurtres entre amis

Émilie Frémond, À Mpb

► **To cite this version:**

Émilie Frémond, À Mpb. Correspondance et polémique. Petits meurtres entre amis. Revue des Sciences Humaines, 2021, Aragon polémiste, 343, pp.33-54. hal-03624885

HAL Id: hal-03624885

<https://hal.science/hal-03624885>

Submitted on 30 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Correspondance et polémique

Petits meurtres entre amis

À MPB

« Je suis celui qui ne hurle avec aucun loup. »
Lettre à Jean Cocteau, 1918

Qu'il s'agisse d'administrer en son nom propre une leçon aux « faiseurs de calendrier littéraire », de clouer au pilori les critiques du temps ou, aux côtés de ses amis surréalistes, de prendre à parti les représentants de l'ordre — on sait combien la lettre fut un instrument de la Terreur surréaliste¹. Les membres du groupe eurent à rendre des comptes devant la justice et « le duel par les mots » échappa de peu au duel par les armes². Lorsque Breton et Éluard adressent l'un et l'autre à Jean Paulhan, en octobre 1927, une lettre d'insultes en guise de représailles après que celui-ci s'est risqué à critiquer les surréalistes, l'offensé envoie à Breton ses témoins pour demander réparation. Si Breton, on le sait, refusa le duel, Aragon ne put s'empêcher de participer à l'échange :

J'avais lu la belle lettre que MON AMI André Breton avait eu la bonté de vous envoyer, j'y avais rajouté une virgule. Vous ne doutez pas de mes sentiments, de mon estime, n'est-ce pas.

Mais vous êtes trop con à la fin, je ne peux me contenter de vous le laisser dire. Je vous emmerde définitivement.

Louis Aragon

Dépêche-toi pour les témoins, je prends la fuite après-demain.³

Refusant qu'on y voie une « querelle personnelle », Paulhan publia en guise de réponse la lettre reçue de ses témoins : « Nous nous sommes présentés ce matin chez M. André Breton qui nous a déclaré qu'il refusait de constituer des témoins et de se battre »⁴, accompagnée de celle qui leur renvoya pour les remercier. Plutôt qu'une passe d'armes, l'échange de lettres de circonstance.

On voit donc combien l'affrontement polémique dans le champ littéraire des années vingt obéit à des stratégies variées, parfois indirectes. Si peu de choses séparent souvent la lettre ouverte de l'article critique, les lettres privées peuvent devenir des armes inattendues et participent à ce titre du *romanesque des lettres* (dans les deux sens du terme) auquel Michel Murat a consacré un passionnant essai⁵. Étudier le discours polémique d'Aragon sur la scène épistolaire — tribune sans spectateur — ne va sans doute pas de soi si l'on considère comme certains que le discours polémique doit

¹ Aragon fut le signataire entre autres de la « Lettre à l'Université de Paris », de la « Lettre ouverte au Comité Lautréamont », de la « Lettre à Clément Vautel », à Paul Morhange ou à Paul Claudel et on se souvient du numéro 3 de *La Révolution surréaliste* dans lequel se trouvent la « Lettre aux Recteurs des Universités Européennes » et la « Lettre au médecin-chef des asiles de fous ».

² Luce Albert et Loïc Nicolas évoquent ce duel dans leur introduction, « Le "pacte" polémique : enjeux rhétoriques du discours de combat », in L. Albert et al., *Polémique et Rhétorique*, « Champs linguistiques », De Boeck Supérieur, 2010, p. 18.

³ Aragon, Paulhan, Triolet, *Le Temps traversé : correspondance 1920-1964*, Bernard Leuilliot éd., « Les Cahiers de la NRF », Gallimard, 1994, p. 32. Désormais abrégé *TT*.

⁴ Jean Paulhan, « Correspondance », *La NRF*, n° 170, novembre 1927, p. 704.

⁵ Michel Murat, *Le romanesque des lettres*, « Les essais », José Corti, 2017.

nécessairement être public⁶ et si l'on convient que l'épistolaire, pas plus que le polémique ne correspond « à un genre en soi »⁷. Plusieurs raisons justifient néanmoins de les rapprocher : une forte composante dialogique à l'œuvre dans le discours polémique autant que dans le discours épistolaire— Aragon n'écrit-il pas à Breton : « C'est toi qui m'as appris à faire mes lettres avec celles des autres »⁸ ? — mais aussi l'affirmation continue d'une « résistance à l'Autre »⁹. La lettre se situerait en effet plus volontiers, selon Brigitte Diaz, du côté de l'excommunication que de la communication, relevant comme l'analysait Barthes au sujet de la lettre d'amour d'une « entreprise tactique destinée à défendre des positions, à assurer des conquêtes »¹⁰.

L'intérêt d'examiner la correspondance d'Aragon— de 1918 jusqu'à la fin de la période surréaliste — est qu'elle constitue pour le jeune poète à la fois un terrain d'entraînement, un lieu de débat et un terrain d'affrontement. Les pôles habituellement fixes du discours polémique (énonciateur, cible, énonciataire) y sont en outre particulièrement instables. C'est que la parole polémique d'Aragon s'exerce là où l'on s'y attendrait le moins puisqu'elle n'épargne pas les membres de cette communauté naissante réunie dans la révolte et au sein de laquelle évolue le jeune poète : le complice peut alors devenir l'adversaire, le héros un anti-héros. Les lettres d'Aragon à Breton font alternativement de leur destinataire l'arbitre des valeurs, la cible d'un discours agressif et le témoin (sinon le complice) d'un jeu de massacre, le trio Je/Tu/Il devenant un Je/*tue*/Il¹¹. Ainsi de cette lettre d'août 1920 :

J'ai écrit à Max Jacob que je l'avais détesté pendant huit jours et à Gide que je l'avais haï pendant un mois. Pour voir.

Verser de temps en temps de l'huile bouillante dans l'oreille de son prochain. Tu pratiques d'ailleurs ce sport. (*LAB*, 293)

Sur le théâtre de l'énonciation polémique, les sentiments deviennent événements et matière à récit. Mais pour celui qui ne cesse de répéter la haine que le monde lui inspire et dont il se dit symétriquement la proie, la parole polémique comporte une dimension autant ludique qu'existentielle, pour peu que l'on se rappelle avec Elsa « quelle passion [Aragon] met[tait] à jouer à n'importe quel jeu » (*TT*, 97).

« Une vérité gagnera toujours à prendre pour s'exprimer un tour outrageant » écrivait Breton en 1922¹². Qu'en est-il dès lors de l'autonomie du discours polémique aragonien lorsqu'il s'exerce dans la sphère privée ? L'outrage est-il un *truc* qu'on essaie, « pour voir » ? Un sport de combat qu'on pratique seul ou entre amis ? Une posture entre le « défi guignol »¹³ et celle du dandy qui déclare : « Je suis très heureux de déplaire, surtout à ceux que j'aime bien » (*LAB*, 283). Une « coquetterie », comme le dira Breton dans ses *Entretiens* ? Ou bien relève-t-il plus foncièrement d'une nécessité personnelle ? Au moment où Aragon retourne sans le dire contre Breton l'arme de l'impératif polémique, afin de légitimer ses propres excès —avoir taxé Lénine de modérantisme —

⁶ Michel Cusin, « Le désir et la parole dans le discours polémique », in *Le discours polémique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, p. 116.

⁷ E. Gavaille et F. Guillaumont, « Avant-Propos » in *Conflits et polémiques dans l'épistolaire*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2015, p. 22.

⁸ Aragon, *Lettres à André Breton, 1918-1931*, Lionel Folliet éd., Gallimard, 2011, p. 296. Désormais abrégé *LAB*.

⁹ Vincent Kaufman, *L'équivoque épistolaire*, Minuit, 1990, p. 56.

¹⁰ Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux* cité par Brigitte Diaz, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, PUF, 2002, p. 60-61.

¹¹ *Ibid.*, p. 60. Michel Murat dans *Le romanesque des lettres* et Daniel Bougnoux, dans *Aragon, la confusion des genres*, « L'un et l'autre », Gallimard, 2012 se sont intéressés à ce duel et ont bien montré la violence sadique et le côté « comédien » de cette correspondance. « Le duel Aragon-Breton » prononcé à Cerisy et en ligne sur le blog de Daniel Bougnoux est une version remaniée du chapitre « Pour l'amour d'André ».

¹² André Breton, « Caractères de l'esprit moderne et ce qui en participe », *Les Pas perdus*, « L'Imaginaire », Gallimard, 1969, p. 142.

¹³ Selon l'expression d'Adrienne Monnier, cf. *Papiers inédits, 1917-1931*, Lionel Follet et Edouard Ruiz éd., « Les Cahiers de la NRF », Gallimard, 2000, p. 126. Désormais abrégé *PI*.

et se disculper, il fournit quelques éléments de réponse : « Tu sais que je ne pense rien par défi. Ou bien il s'agit d'un défi si général que c'est alors peut-être le propre de toute pensée. » (*LAB*, 355)

En partant des *Lettres à André Breton*, mais aussi de la correspondance avec Cocteau, Gide, Jacques Doucet et quelques autres — pour la plupart à sens unique — nous voudrions examiner la manière dont Aragon ménage au sein de sa nouvelle famille intellectuelle un espace de conflit. Nous envisagerons pour commencer le cas particulier des lettres publiques afin de pouvoir mesurer ensuite la différence entre discours polémique public et privé. Puis nous verrons que la correspondance privée permet d'accéder aux coulisses de la révolte : le scandale y est à la fois objet de désir, sujet de réflexion et véritable étalon. Nous envisagerons pour finir la lettre comme le lieu d'une ontogenèse où le polémique vient se mettre au service du romanesque dans la formation d'une identité¹⁴ : Aragon invente dans ses lettres un véritable personnage, fait du polémique une arme de séduction et une arme de mise à mort. Le pacte scellé avec Breton « un certain soir »¹⁵ pourrait ainsi avoir été un pacte d'abord conflictuel, définition même de ce que certains linguistes appellent le « pacte polémique »¹⁶ ou de ces pactes qui, à l'image de celui que la Marquise de Merteuil conclut avec Valmont, ne pouvait se résoudre qu'en se renversant.

« — Alors la guerre. »

Papiers de famille

« Une Mme de Sévigné moderne qui a pris le thé chez Dada ». L'expression est de Picabia et l'on imagine assez que le portrait visait moins là les talents d'épistolier d'Aragon que sa propension, malgré qu'il en ait, à perpétuer le « clair génie français »¹⁷. Les lettres publiques d'Aragon sont sans doute celles qui gardent le plus « le pli des livres », pour reprendre le mot de Barbey¹⁸, parce qu'elles tiennent, pour la plupart, de l'acte judiciaire. Éminemment dialogiques en tant qu'elles sont souvent des réponses à un acte d'accusation (on sait combien Aragon admirait Hugo), les lettres publiques d'Aragon sont des *réactions* plus encore que des *répliques*, « affaires de tripes et d'humeur »¹⁹.

Lettres ouvertes

Publiées pour la plupart en revue, ces lettres dont certaines se rapprochent de l'article critique, s'inscrivent toutes dans ce qu'Alain Pagès appelle la « communication circulaire »²⁰. Dans sa « Lettre ouverte à Drieu La Rochelle » (25 février 1923) Aragon s'adresse à Drieu comme au commentateur (jugé trop clément) d'un discours premier, celui de Jean de Pierrefeu, critique au *Journal des débats*, auteur d'une chronique sur le symbolisme. La cible est donc double et l'on assiste précisément à l'ambiguïté évoquée précédemment : si la cible du discours est bien Jean de Pierrefeu

¹⁴ La lettre est « un relais essentiel — écrit Brigitte Diaz — dans la constitution du sujet, et l'échange épistolaire [...] est le lieu d'une véritable ontogenèse. » *Op. cit.*, p. 61

¹⁵ Aragon, *Lautréamont et nous*, [1967], Sables, 1992, p. 76 et *sq.*

¹⁶ Art. cit.

¹⁷ C'est dans la préface du *Libertinage* qu'Aragon s'en prenait à l'esprit français et c'est à la suite de la publication du recueil que Picabia dresse ce portrait-charge : « Louis Aragon est un petit Français bien français, ma foi, c'est une trop belle qualité pour que nous n'applaudissions pas à cette vive intelligence, à ce beau talent. » Francis Picabia, cité dans *PI*, 189.

¹⁸ Cité par Brigitte Diaz, p. 38.

¹⁹ Catherine Kerbrat-Orecchioni, « La polémique et ses définitions », in *Le discours polémique*, *op. cit.*, p. 20

²⁰ Alain Pagès rappelle la parenté originelle entre les journaux et les correspondances dans son article « La communication circulaire », *Les Correspondances: problématique et économie d'un genre littéraire : écrire, publier, lire*, Université de Nantes, 1983, p. 344-353.

²¹ Reprise dans Aragon, *Chroniques I, 1918-1932*, Bernard Leuilliot éd., Stock, 1998, p. 137-139. Désormais abrégé *Cb*.

(« notre communicailleur »), Drieu est-il appelé en tant que destinataire de la lettre ouverte à devenir le complice de l'énonciateur ou se trouve-t-il pris dans le halo de la violence polémique ? La connivence du début (« Je vous en veux un peu, cher ami, de ne pas vous être borné à dire à ce bon apôtre que son reproche était inepte ») qui annonce un simple *élargissement* du débat, entre amis, se teinte d'une agressivité polémique à mesure que la démonstration progresse et ce n'est plus la chronique initiale de Jean de Pierrefeu qui est visée, mais bel et bien la conclusion de l'article de Drieu :

Vous me faites alors l'effet du chimiste qui s'embarrasserait du parler de Nicolas Flamel pour persuader un professeur de seconde. Laissez à nos thuriféraires de la clarté le mot classique qui est déjà tout un pathos. (*Ch*, 139)

Il en va de même dans le cas de la « Lettre ouverte à Monsieur Trouducq » (18 mars 1923) dans laquelle Aragon s'en prend à Edmond Jaloux, mauvais lecteur et mauvais critique, autant qu'à l'auteur initial de l'essai dont s'autorise le critique, selon le principe du fusil à deux coups :

La moralité de l'article ne serait-elle pas dans cette philosophie de l'histoire littéraire, qu'on cherche à implanter gentiment depuis quelques années, et qui n'est pas dans une musette ? M. le baron de Seillière qui vous sert chaude l'occasion de faire son affaire à l'auteur de *J'accuse*, est un spécialiste en cette matière louable. (*PI*, 391)

Aragon se livre ici à un exercice de lecture moins anodin que la valeur circonstancielle de son discours ne pourrait le laisser croire : derrière le défaut de réalisme et le « messianisme romantique » qui sont reprochés à Zola, Aragon voit réapparaître des relents d'antidreyfusisme et dessine à partir de là des lignes de partage idéologiques appelées à se durcir.

La « Lettre ouverte à Jacques Rivière » (6 avril 1923) publiée dans *Paris-Journal* en réponse au compte-rendu critique des *Aventures de Télémaque* publiée dans la NRF constitue peut-être avec la lettre à Roger Martin du Gard un modèle de droit de réponse à un propos jugé diffamatoire—*riposte* donc au plein sens du terme. Plus intéressante que la seconde qui permet tout juste à Aragon de réitérer par écrit l'invective proférée de vive voix (*Ch*, 254), la première est une protestation contre ce qu'on pourrait appeler le bénéfique collatéral d'un éloge paradoxal : le compte-rendu de Rivière, qui multiplie conseils et menaces, est en effet aussi élogieux à l'égard d'Aragon qu'il est insultant à l'égard de ses amis surréalistes qualifiés de « *littérateurs de café* » et réunis dans le « clan des ratés ». Citant les termes injurieux de Rivière, Aragon rend alors coup pour coup :

Raté vous-même, vous devez à une santé de petite fille de ne pouvoir aller dans ces cafés qui sont au moins des lieux ouverts, où les Jacques Rivière seront toujours déplacés comme des chouettes au jour. (*Ch*, 157)

Rien ne manque ici et l'on s'achemine vers la rhétorique pamphlétaire du *Traité du style* : insulte mimétique, dégradation physique, vaticination (« un individu qui dans vingt ans publiera toujours des études sur Edmond Jaloux, et passera l'encensoir à des Cocteau ») et violence performative (« je n'ai rien à répondre, n'ayant pas de rayon cérébral où élaborer de petites gifles à votre taille, à un article qui, comme toute votre personne, relève du pied quelque part »).

Changement de destination

Quelques-unes des lettres polémiques d'Aragon relèvent d'un changement de destination, inopiné comme c'est le cas de la lettre à Drieu La Rochelle en réponse à la lettre ouverte que ce dernier vient de publier dans la NRF « La véritable erreur des surréalistes », ou parfaitement concerté comme c'est le cas de l'article-collage intitulé « Correspondance privée ». La circulation des discours autant que des lettres elles-mêmes mérite à cet égard d'être notée et la désinvolture d'Aragon en la matière participe du même *ethos* polémique, qui le pousse à dévaluer par avance sa propre correspondance. Aragon n'hésite pas à vendre les lettres de ses amis à Jacques Doucet,

déclarant en retour : « Au vrai j'autorise le monde entier à s'indigner et à faire de mes propres lettres l'usage le plus infamant. » (*PI*, 55) Comme elle peut devenir une arme, la lettre peut devenir tout autant que les tableaux des amis peintres une véritable monnaie d'échange sur le marché de l'art.

Sous le titre « Correspondance privée » Aragon publie dans *Littérature* le 1^{er} janvier 1923), une chronique théâtrale d'un nouveau genre²²: au lieu de commenter publiquement le spectacle qu'il vient de voir —l'adaptation d'*Antigone* par Jean Cocteau —Aragon choisit de mettre bout à bout une série de billets privés dont il se dit l'auteur, donnant au « Lâchez-tout » bretonien la forme d'un écrit de circonstance, la lettre de congé :

MON CHER RIVIERE

Il vaut mieux que vous ne comptiez pas sur moi pour la chronique que je vous avais demandé de tenir. Ni les gens ni vous, n'en valez la peine.

Mais amicalement,

LOUIS ARAGON

MA CHERE AMIE,

Ne m'attendez pas dimanche soir. Ni les gens ni vous, n'en valez la peine.

Mais amicalement,

LOUIS (*Ch*, 129)

Variant le degré de familiarité de ses correspondants, Aragon finit par écrire à un certain « MONSIEUR » dans lequel on peut sans doute reconnaître Jacques Doucet : « Veuillez passer chez moi lundi matin. Je tiens à votre disposition tout un lot d'éditions originales [...] ». Suivent les noms d'à peu près tous les auteurs *NRF* (Valéry, Gide, Rivière, Larbaud), mais aussi les amis plus proches : Soupault et Tzara. Un tel montage tient évidemment davantage du roman par lettres et signale, à travers l'esquive du discours critique habituel, le plaisir redoublé de ce qu'on pourrait appeler ici une fiction polémique. Simulant l'indiscrétion de celui qui divulgue ce qui aurait dû rester « privé », Aragon redouble la portée polémique du geste en signifiant indirectement à Jean Cocteau son congé.

La lettre à Drieu La Rochelle, publiée dans la *NRF* le 1^{er} septembre 1925 constitue le versant symétrique de cette fausse indiscrétion. En rendant publique une lettre personnelle d'Aragon dans laquelle ce dernier se plaignait déjà d'avoir vu dévoyé le mois précédent le langage de l'intimité (« un tutoiement dont nous avons pris l'habitude », *Ch*, 242)²³ Drieu transformait la lettre privée en document public, simple pièce à verser au dossier d'une polémique à laquelle il s'abstenait d'ajouter le moindre argument, comme s'il suffisait, pour disqualifier l'ami, de soumettre au regard de tous ce qui entendait rester dans un cercle restreint²⁴. Cette lettre, qui répond point par point aux attaques de Drieu, dans une lecture minutieuse et offensée plus qu'offensive, semble néanmoins tempérée par les protestations d'amitié (« Mais es-tu bien celui qui était mon ami ? [...] Est-ce bien lui qui parle ? » *Ch*, 244). Aragon répète son incompréhension comme un qui, se sentant trahi, hésite à entrer sur le terrain de la polémique : « je ne parviens pas [...] à comprendre ce qui s'est passé en toi » (*Ch*, 242). La fin de la lettre était sans doute assez mélodramatique pour que l'indiscrétion de Drieu redouble le sentiment de trahison et entérine, par ce miroir tendu, la rupture :

²² Seule la note « Au lendemain d'*Antigone* » permet de lui assigner cette fonction, réelle ou parodique.

²³ Le passage au tutoiement dans le post-scriptum de la lettre à Jean Paulhan cité en introduction montrait assez la violence polémique d'un simple changement de pronom, capable de transformer l'adresse en corps-à-corps. Drieu emploie le « vous » dans l'intégralité de l'article à l'exception de ce passage qui semble avoir atteint sa cible : « Vive Lénine ! Bien sûr, Aragon, tu me répondras que les communistes sont des idiots, que tu es un vieux républicain, un vieil anarcho, un vieux ceci, un vieux cela (un Français, quoi !) ». « La véritable erreur des surréalistes », *NRF*, 1^{er} août 1925.

²⁴ Une copie est adressée à Paulhan et à Jean Bernier, chargé de la transmettre lui-même à Breton (*LAB*, 348).

Tu n'es qu'un homme comme les autres, et pitoyable, et peu fait pour montrer leur chemin aux hommes, un homme perdu, et que je perds. Tu t'en vas, tu t'effaces. Il n'y a plus personne au lointain, et tu l'as bien voulu, ombre, va-t-en, adieu. (*Ch*, 244)

Il suffit de comparer les lettres privées dans lesquelles Aragon donne véritablement congé à son destinataire (Doucet, Gide ou Cocteau) pour comprendre à quel point la lettre à Drieu tenait plus du sursaut que de la rupture. On s'aperçoit surtout que dans ce duel, le geste de Drieu — publier à la dernière page d'un numéro de la *NRF* qui offrait une large place à la correspondance Jacques Rivière/Paul Claudel la lettre d'Aragon, juste avant la rubrique financière consacrée aux dettes et emprunts de la nation — était de loin plus polémique que l'exégèse un peu scolaire d'Aragon dans laquelle on entend encore trop parler Drieu²⁵.

Si l'on ne peut guère parler d'indiscrétion dans le cas de la lettre à Paul Souday de 1927, celle-ci offre tout de même un dernier exemple de ces lettres dont la charge polémique se voit compliquée par le dispositif fictionnalisant dans lequel elles prennent place. Mettant en pratique ce qu'il vient d'énoncer à deux reprises — « le surréalisme se définit par ceux qu'il défend et par ceux qui l'attaquent »²⁶ — Aragon introduit dans le *Traité du style*, à titre d'archive, une lettre envoyée à Paul Souday pour défendre la mémoire de Lautréamont. Après avoir rappelé la bévue commise par Soupault et reprise par le critique — confondre Isidore Ducasse avec un tribun du Second Empire nommé Félix Ducasse — Aragon annonce ainsi aux lecteurs : « je mets sous vos yeux la lettre que je lui adressai, qui me semble un modèle du genre »²⁷. C'est moins la rhétorique scatologique qui nous intéresse ici que la fiction du document authentique. Rien ne prouve en effet que ce « modèle du genre » ne soit pas, comme c'est souvent le cas dans les ouvrages didactiques, un faux²⁸, à l'image des deux articles de presse censés relater les vols qu'aurait commis Aragon dans les églises au début de la deuxième partie²⁹. Dans cette lettre qui devient une défense et illustration de Lautréamont, Aragon répète un peu avec les mots d'Ubu le geste punitif de Maldoror à l'égard du mauvais lecteur qu'était Mervyn, sacrifié sur le Panthéon. « *Un accident est très vite arrivé* » menace le post-scriptum. Et en profite pour écorner encore une fois l'image de Soupault, responsable de la trahison.

Si les lettres publiques d'Aragon présentent un sérieux air de famille avec les lettres collectives qu'il signe, la correspondance privée sur laquelle nous voudrions nous pencher désormais présente l'intérêt de permettre d'autres fictions, moins rhétoriques que romanesques, mais aussi de découvrir les coulisses de cette machine à scandale que furent Dada et le surréalisme.

Zones franches

« Il faudrait inventer une machine à emmerder le monde, qui fonctionnerait seule » (*LAB*, 348) écrit Aragon à Breton après avoir envoyé sa réponse mortifiée à l'article de Drieu. À défaut de la rendre *automatique*, au moins fallait-il l'entretenir. C'est à quoi s'applique Aragon dans sa correspondance avec Breton qui lui offre un terrain d'entraînement où affûter ses armes et faire ses gammes.

Exercices de style

²⁵ *La NRF*, n° 144, 1^{er} septembre 1925, p. 381-384.

²⁶ Aragon, *Traité du style*, « L'Imaginaire », Gallimard, 1928, p. 197, 200.

²⁷ *Ibid.*, p. 201.

²⁸ La lettre rédigée à plusieurs et adressée au directeur du *Figaro* en 1922 pour dénoncer les propos du même Paul Souday était d'un ton nettement plus mesuré. *PI*, 341-342.

²⁹ Voir Alain Trouvé, « Discours critique et fiction dans le *Traité du style* », *Littérature*, n° 123, 2001, p. 27.

Si les cibles du discours polémique sont globalement les mêmes que celles des revues et des tracts — l'armée, le nationalisme, la religion — on voit apparaître très tôt des procédés qui feront la marque du discours surréaliste, avec ceci de différent qu'Aragon n'y épargne personne, pas même ceux de son camp. Apollinaire, Max Jacob et Soupault font ainsi les frais de divers pastiches :

Peine d'amende

Défense d'afficher⁽¹⁾

(1) Ce poème n'est pas de P.S mais de moi...zelles. (*LAB*, 74)

Aragon multiplie les néologismes ou les détournements ironiques : les poèmes de Soupault deviennent des « Philippiques », de « la Soupaulterie », à côté des « claudèleries », « américanilleries » ou « avionneries » de Pierre-Albert Birot³⁰. Les calembours sont légion qui évoquent « Barbusse et les autres barbus amoureux de la justice » ou « ce cher Apollinaire, marchand de saindoux, de seins doux »³¹. La rime potache disqualifie ceux qu'on savait haïs (Claudel rime avec « bordels », « Voltaire avec carie dentaire »³²) mais peut aussi faire des ricochets : « (Soupault) m'a parlé comme un amorphe, et n'ira pas voir Reverdy parce qu'il est à l'infirmerie (la rime n'est pas de moi, elle est de Paul Fort) » où l'on voit que la blague touche moins Reverdy que Soupault (*LAB*, 78). La pratique du dessin et du graffiti participe elle aussi de ce style polémique dont Aragon affûte ici le tranchant, comme en témoignent par exemple la carte postale envoyée à Tristan Tzara en 1921 « Projet de tombeau pour le dadaïste inconnu » ou le dessin de la croix de guerre encadré par ces mots « HA HA/ MOI AUSSI » moquant la décoration d'Apollinaire³³.

Mais c'est bien évidemment un art de la formule lapidaire qu'on voit surtout s'élaborer dans ces lettres privées, que ce soit pour résumer l'art d'un peintre (« Herbin après tout c'est de l'art de gardien de square »), d'un écrivain (« J'y songe : ce qui gêne et fait vieillot chez Gide-mon-amour, c'est ce fond d'iris d'eau peints sur linéoléum ») ou d'une philosophie, en l'occurrence le stoïcisme, qu'il tourne ici en ridicule à la manière du *Dictionnaire des idées reçues* : « ce n'est pas moi qui souffre, c'est ma jambe. [...] Philosophie négative. Philosophes comme ma concierge : il faut se faire une philosophie. » (*LAB*, 298)

Réflexions métapragmatiques

Ce qu'on découvre à travers les lettres d'Aragon, c'est aussi une réflexion sur les moyens de l'action, les voies du scandale et le meilleur moyen d'y parvenir. Le blasphème constituant en soi une valeur, le jeune Aragon juge à cette aune seule la valeur des hommes et des œuvres. À Radiguet, il écrit : « vos deux poèmes ont plu. Cela me les gâte bien, je vous jure. Vous n'êtes pas scandaleux pour deux sous », à Breton qui vient de publier *Mont de Piété* au contraire : « Ce titre, ce titre, on ne l'a pas assez injurié, car il est plus beau que le Christ. Cher doux blasphème. »³⁴ Celui

³⁰ *LAB*, respectivement 78, 162, 103, 186, 213.

³¹ *LAB*, 225, 188.

³² *LAB*, 103 et *PI*, 51.

³³ *PI*, 4 et *LAB*, 186.

³⁴ *PI*, 293 et *LAB*, 210.

qui se plaint, quand Breton lui reproche d'en changer sans cesse, de n'avoir pas encore trouvé son propre ton a bien conscience d'une chose :

Vois-tu il n'y a pas que des sujets interdits il y a des TONS INTERDITS. L'emphase, et autres ordures, sinon dans la voix. À moins d'en rire. (LAB, 211)

Bon nombre de lettres échangées avec Breton, en particulier pendant la crise d'avril 1919, semblent donc avoir eu pour sujet l'efficace polémique des poèmes et des discours, le plus humiliant des jugements prononcés par Breton étant sans doute de trouver ceux que lui soumettait Aragon « encore bien trop jolis » (LAB, 270). Cherchant à tout prix à satisfaire le désir de Breton, Aragon invente alors un poème-fantôme, véritable leurre censé assurer le disciple des faveurs de son maître : « Ce poème est beaucoup plus scandaleux qu'aucun autre de mes poèmes et même bien plus qu'aucun autre poème existant. Il ne ressemble à rien d'autre, même pas à "Programme" », avant d'ajouter : « Je te ne l'enverrai pas non plus qu'aucun de ceux qui suivront sans doute. » (LAB, 262)³⁵ La lettre datée du 22 avril 1919 est à cet égard l'une des plus intéressantes qui, plus qu'une réponse, se donne comme une riposte de tirs ciblés et ébauche une poétique du scandale soucieuse des formes de sa réception :

Tes cartes des 16-17-19/4/19.

Réponses :

Au 16 : | Picabia c'est le scandale facile, à la portée de tous : prendre le contre-pied de la pensée de tout le monde, parler sans respect. Le scandale serait d'écrire un article pour démontrer que les deux plus grands peintres sont Cézanne et Bonnat, par exemple. [...]

Au 17 : | Au sujet du texte « Programme » : Il n'y a rien à craindre. D'ailleurs c'est pour DADA qui n'est pas si scandaleux qu'il en a l'air. [...]

Dans un poème ce qui importe c'est le cri — jugement qu'il arrache au lecteur. (LAB, ...)

Suivent les différents cris qui permettent de glisser de la poésie vers la réclame et d'en remonter à Breton sur la question (« Voici un lien philosophique excellent que tu sembles n'avoir pas vu d'abord »), avec en supplément le « *bel article* du *Journal* » consacré à la dernière victime de Landru. En séjour à Berlin, Aragon s'étonnera d'ailleurs en 1922 de découvrir un lieu où précisément le scandale ne fait plus crier personne, parfaitement assimilé et répertorié :

Ce qu'il n'y a pas ici vois-tu c'est la réaction : les tableaux scandent et font scandale, et la *Nationalgalerie* avec Matisse (*La Danse aux capucines*) ManetMonetRenoirDegastaratata est presque entièrement consacrée aux expressionnistes et deux dadaïstes. Tout cela criard de mauvaise qualité assez plaisant. L'INSOLENCIE. (LAB, 320)

Dépense et régulation des passions

La correspondance privée d'Aragon avec Breton permet également de découvrir que la parole polémique relève d'une économie affective au moins autant, sinon plus, que de motifs idéologiques. L'image des trois mousquetaires fondateurs du surréalisme apparaît comme l'un des mythes de l'historiographie surréaliste les plus éloignés de la réalité et plus qu'une « dissonance au sein du trio » comme l'écrit Lionel Follet (LAB, 11), c'est une véritable incompatibilité d'humeur entre Aragon et Soupault que l'on découvre, qui justifie mieux la virulence du premier à l'égard du second après son exclusion du groupe. Aragon s'applique à un travail de sape auprès de Breton qui consiste à réduire d'un côté la place de Soupault, de l'autre à diminuer la dette à l'égard d'Apollinaire. Dès la première lettre du 18 mai 1918, Aragon moque « l'intéressant éphèbe » aussi prompt à condamner les compromissions des autres qu'à se compromettre lui-même par appât du

³⁵ Il s'agit du poème-énigme au titre anagrammatique, « Adrien ».

gain (« impressionné par le prix de la page »). De lettre en lettre un portrait au noir se dessine, arriviste, mythomane et mauvais en orthographe³⁶ ! La lettre du 1^{er} juin 1919 finit par une étrange rêverie sur le motif poétique des mouches, fort éloignée de la rhétorique pamphlétaire du *Traité du style*. Aux mouches métaphysiques de Saint-John Perse, Rimbaud et Vaché, transmues par les mots, s'opposent les mouches bien domestiques de celui qui peut-être préfère les enfler :

PS n'y comprend rien avec ses mouches, petites bêtes à disséquer, qu'on met en cage. Mais c'est terrible, Monsieur, les mouches, cela mange le jour et me gâte la vie. Au fond PS, dont on dira plus tard sans ironie : le bon poète, est le Marquet de la Littérature, il sera aussi notre Paul Fort, et aura plus de succès que nous. Je comprends donc Reverdy. Je n'envie pas ce sort à Philippe [...].

La fonction de l'échange épistolaire semble donc être d'offrir un espace de dépense des pulsions les plus destructrices. « Je n'ose pas écrire à Reverdy dans l'état d'esprit ordurier où je suis » avoue-t-il sur le front (*LAB*, 130). « Écris à Soupault avec qui je ne sais pas assez être aimable » demande Aragon à Breton en août 1921 (*LAB*, 171). Le plus intéressant, ce sont sans doute ces cas de distorsion entre discours privé et discours public, qui confirment la fonction régulatrice de ce jeu de massacre et la capacité d'Aragon à faire taire sa « dent dure ». Aragon recopie par exemple pour Breton sa réponse à une enquête de la *Revue hebdomadaire* en attirant délibérément son attention sur le ton bravache :

(Je me décide à répondre à *La Revue hebdom*, sur ce ton :

N'aime ni Rimbaud, ni Lautréamont. Ai un peu connu Apollinaire, homme assez gros qui aimait bien manger. Aime seulement un peu Baudelaire, beaucoup Nouveau et Racine. La génération actuelle a surtout lu Sade. Elle ne reconnaît qu'un maître : Jacques Vaché.

guère plus long.) *LAB*, 323-324

Dans la version publiée, nulle trace d'Apollinaire et de l'humiliant portrait³⁷. Dans le même ordre d'idée, le refus d'Aragon d'exposer sur la place publique les premières dissensions politiques avec Breton est assez étonnant pour être remarqué et la lettre dans laquelle il retourne contre Breton ses propres armes — la nécessité de l'outrage — pour refuser d'en user, paraît essentielle. Là où Breton « refuse absolument d'être tenu pour solidaire de [son] ami » après le dérapage d'*Un cadavre* (« Moscou la gâteuse ») en jetant publiquement la première pierre dans une note du numéro 5 de *La Révolution surréaliste* (« Léon Trotsky : Lénine ») Aragon refuse d'entrer sur le terrain de la polémique auquel l'invite Breton et ce, pour le bien de la cause :

précisément j'évite de faire des subtilités en ne répondant pas à ta note. En elle ce qui m'importe ce n'est pas ce qui va contre ma personne, qui est (ma personne) parfaitement négligeable, mais tout ce qui a trait proprement à Lénine [...] Je ne permettrai pas ce désaccord [entre toi et moi], par n'importe quel moyen, et par exemple (ce ne serait pas la première fois) en me mettant à penser comme toi, sans examen. (*LAB*, 354)

Comme on peut le voir ici la parole publique d'Aragon est de plus en plus concertée, la correspondance personnelle permettant de désamorcer certains conflits ou de libérer un discours pulsionnel peu compatible avec l'esprit de groupe. S'il s'agit au dehors de concentrer les efforts contre un ennemi commun, il n'en demeure pas moins que la correspondance privée révèle une perpétuelle résistance de la part d'Aragon. Tout se passe comme si dès le départ, Aragon travaillait à construire dans ses lettres un personnage : trublion, paria ou polémiste. Des trois mousquetaires, celui qui n'en avait « pas encore fini de se disperser »³⁸.

³⁶ « Soupault m'écrit dans ce style choisi (non moins que l'orthographe) » (*LAB*, 131). « Ne crains rien : Soupault ne se taira pas. Il y a loin du "Rêve" à la réalité : "Escalade", un titre ou un programme. Arriviste. Tout arrive. » (*LAB*, 148). « Enfin cet honnête homme est victime d'une mythomanie généralisée. » (*LAB*, 382).

³⁷ *LAB*, 323-324 et *Ch*, 122.

³⁸ « Lettre à l'Aurore », *LAB*, 334.

Des enjeux collectifs aux enjeux individuels : le début du roman

Portraits de soi en perturbateur

« Le scandale est ma pâture » écrivait Aragon dans *Littérature* en 1923, brocardant au passage les « saint-sulpicerics délirantes » de Dada. Si telle est bien la posture que choisit de prendre le poète surréaliste, on peut s'étonner de voir à quel point Aragon s'évertue dans ses lettres privées à se mettre en scène en perpétuel agitateur. Chez son oncle à Commercy, il écrit à Jacques Doucet en 1923 : « J'ai beau mettre la sourdine à ma respiration, je fais tout le temps ici la fausse note. » (*PI*, 63). A Max Jacob il affirme, fanfaron :

Imaginez-vous, cher Monsieur et ami, que pendant quinze jours, pendant quinze grands jours, je vous ai détesté, personne n'a jamais pu comprendre pourquoi. Maintenant cela s'est passé, ne craignez rien. Tout de même vous deviez en être le premier informé. (*PI*, 138)

A Gide encore : « Je vous ai donc haï pendant un mois, haï est faible. » (*PI*, 158) Les formules de clôture ne sont pas moins impertinentes : « Excusez ces façons cavalières. Voilà vingt-cinq ans que je ne parviens pas à en acquérir d'autres » conclut-il une lettre au même Gide (*PI*, 165). Le personnage qu'il construit auprès de ses divers correspondants le représente seul contre tous. En visite lui-même chez Apollinaire, Aragon dresse un portrait sans concession de deux visiteurs admirateurs de Claudel avant de noter : « Je suis là-dedans comme le chien dans un jeu de quilles » et de raconter comment d'une simple réplique, il donne le la à « un éreintement de Claudel » (*LAB*, 103). À Cocteau qui lui reproche de porter sur la guerre un regard distancié et cynique, Aragon proteste depuis Fort-Louis où il se trouve encore mobilisé : « Je participe à la mascarade : aujourd'hui même on m'a affublé d'une fourragère » et s'identifie, par analogie avec le lieu où il se trouve reclus, au Masque de Fer (*PI*, 249). Au même moment, dans une lettre à Breton, Aragon raconte une soirée festive et cherche sa place dans « un tableau de piété », entre Jean et Judas (*LAB*, 236)³⁹.

Cette mise en scène de soi atteint dans la correspondance avec Breton un comble, tant les discours rapportés contribuent, en plus des scènes satiriques qui émaillent ses récits, au roman personnel : Aragon recopie par exemple pour Breton les remarques de Pierre-Albert Birot au sujet de ses « critiques synthétiques » : « peut-être avez-vous été trop nettement jusqu'à la pilule », tout comme il recopie la lettre dans laquelle il renvoie à Birot les ouvrages dont il refuse désormais de faire la chronique⁴⁰. Attendant sa démobilisation, Aragon redouble de provocation pour décrire la guerre à celui qui a déjà renoué avec la vie littéraire. Les batailles deviennent des « promenades militaires », tandis que « les villages sont [jugés] bien plus jolis démolis » (*LAB*, 226-227). Dans une lettre du 27 septembre 1918, Aragon ajoute même après avoir décrit le paysage « bête et sentimental » des petits chevaux morts » au croisement des routes : « Pour me distraire, j'écris amoureusement à trois dames, je mélange les lettres et les leur envoie sans plus discerner. Éros implacable. Personne ne songe à me vitrioler. » (*LAB*, 215-216) Lisez Laclos/ Ne lisez pas Barbusse.

Il y a fort à parier qu'Aragon ait délibérément forcé le ton polémique dans sa correspondance avec Breton qui dira, dans ses *Entretiens*, avec quelle « allégresse » Aragon supportait les obligations de la guerre. La comparaison des lettres de guerre à Breton avec celle qu'écrivit Aragon à Paulhan en mai 1940 est à ce titre éclairante, tout autant que le renversement de signe à l'égard d'Apollinaire dont les *Calligrammes* inspiraient alors au jeune poète quelques remarques peu amènes⁴¹ :

³⁹ Voir Michel Murat, « Le besoin de trahir », *op. cit.*, p. 216 et *sq.*

⁴⁰ *LAB*, 139 et 252.

⁴¹ « Il y a de belles ordures dans *Calligrammes*. [...] « Et puis que tout cela est roué ! » écrivait Aragon le 15 juin 1918. (*LAB*, 110)

trois fois depuis que j'écris ces lignes j'ai dû m'interrompre pour me mettre à plat ventre (merci, en passant, pour *Calligrammes*, reçu dans les conditions les plus surprenantes pour ce livre). Je ne dis rien de tout cela pour me vanter, ni pour m'excuser. C'est comme ça, c'est comme ça, et j'en suis heureux, et je ne voudrais pour rien au monde changer de sort. Je bénis le ciel d'être encore assez jeune pour faire ce métier sans gloire, et pouvoir ne pas rougir au milieu des hommes. (*TT*, 96)

Avec Paulhan, devenu entretemps un intercesseur privilégié, il ne s'agit plus d'agiter le chaud et le froid. En 1942, Aragon ira même jusqu'à écrire :

vous savez bien que je me tiens sur une sage réserve, et me refuse à toute compromission avec des milieux politiques quels qu'ils soient. La poésie a tout à gagner de son splendide isolement. Le roman aussi. (*TT*, 127)

Liquidation totale

Pour des raisons différentes, Apollinaire, Gide et Doucet font l'objet d'attaques polémiques, le premier seul n'en étant pas la cible directe. Si la correspondance avec Jacques Doucet tire souvent vers le roman ou l'essai, le discours qui lui est adressé paraît d'une grande désinvolture : Aragon y parle sans cesse des raisons qui l'ont empêché d'écrire, multipliant les excuses rocambolesques — « J'ai essayé, Monsieur, de vous téléphoner, mais je ne sais quel hasard me mett[*az*]t toujours en présence d'une dame qui voulait me prendre pour un marchand de baignoires » (*PI*, 89) — ou réclamant effrontément une rallonge : « Vous me rendriez service en me jetant mille francs par la fenêtre » (*PI*, 102). La lettre de rupture du 14 janvier 1927, véritable morceau de bravoure qui tient aussi de la profession de foi, laisse donc éclater ce qui était réprimé jusque-là. Si le ton en est aussi polémique que didactique, on est pourtant ici à la limite entre le « conflictuel agonique » et « le conflictuel polémique »⁴² parce qu'aucun dialogue n'est plus possible — et ne le sera plus avec celui qui voulait laisser de côté la politique. L'enjeu n'est plus de convaincre Doucet mais de creuser l'écart :

Qui FAIT ici de la politique ? Ce sont encore les assassins qui commencent. Pour moi [...] est-ce faire de la politique que de constater que l'on ne me paye, et maigrement hein ? le travail de mes facultés que grâce à un argent gagné sur le dos d'une classe qui n'a plus de quoi manger. Que l'on ment honteusement sur la situation réelle. Qu'on la camoufle. Qu'on cherche à me rendre solidaire de ce mensonge et de cette oppression. Que pour cela on m'interdit d'en rien dire. Pas de politique surtout. (*PI*, 115)

Derrière ce « on » c'est à la fois toute la bourgeoisie que pourfend Aragon mais aussi le mécène lui-même, devenu le parangon de l'hypocrisie bourgeoise.

Alors que la liquidation d'André Gide se fait dans un duel à fleuret moucheté entre les deux hommes (*PI*, 168), le cas d'Apollinaire est plus complexe, les coups portés visant moins le poète lui-même que Breton. Ce dernier, on le sait, est au moment où il rencontre Aragon, déjà *engagé*, avec Jacques Vaché et Apollinaire, qui désapprouve d'ailleurs les premiers poèmes d'Aragon et encourage l'amitié de Breton avec Soupault. Aussi Aragon n'a-t-il de cesse de briser l'idole et d'accélérer la succession. À celui qui depuis les tranchées avouait à Valéry : « la muse d'Apollinaire un certain temps me soutenait »⁴³, Aragon ne cesse d'exprimer son mépris. Ainsi demande-t-il à Breton de lui copier « quelques Apollinaire de bas étage » pour tâcher de racheter « ce pauvre qu'on assassinerait trop volontiers, au gré de lecture hâtives » (*LAB*, 129), dévaluant dans le même temps le poète en l'introduisant dans un exercice scolaire : « Les obus d'Apollinaire sont-ils plus dangereux que les autres — question de baccalauréat » (*ibid.*). Comme souvent, le discours polémique est à double détente : quand Aragon invente un faux calligramme en proposant à Breton de résoudre

⁴² Voir les deux modes éthiques définis par Dominique Garand dans « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », in A. Hayward et D. Garand éd., *États du polémique*, Québec, Nota Bene, p. 217.

⁴³ Cité par Henri Béhar, *André Breton, le grand indésirable*, Calmann-Lévy, 1990, p. 45.

l'énigme pour conclure « maintenant que tu as bien cherché sache que ce calligramme ne représente rien » et demande : « Quand enguirlandes-tu décidément Guillaume [dans *L'Éventail*] ? » (*LAB*, 136), on voit combien le destinataire de la lettre et la cible de l'agression se trouvent sur la même trajectoire. De ce jeu de billard à trois bandes, on trouverait encore une variante dans cette lettre où Aragon rapporte de manière ambiguë les propos de Jean Meitzinger : « Apollinaire lui semble supérieur aux autres poètes, mais *n'a pas l'esprit nouveau*, il n'est, dit-il, qu'un directeur de magasin de nouveautés » (*LAB*, 93). À la mort d'Apollinaire, Aragon se félicite, le tuant, comme l'écrit Daniel Bounoux, « une deuxième fois »⁴⁴ :

La mort de Guillaume.

Elle vient à point : il est mort avec la guerre. Il n'avait plus rien à dire, commençait à mal tourner. Sa dernière image, ce combattif de chez lui au Ministère, il nous l'aurait gâtée, mais elle reste heureusement très miraculeuse. Qu'aurions-nous tiré de lui ? Rien. (*LAB*, 229)

Quelques jours plus tard, il surenchérit pour répondre à une lettre de Breton qu'il juge « faite exprès pour [lui] être désagréable » et s'entraîne déjà à *gifler les morts*.

Apollinaire est mort Hurrah et c'est compris. (*LAB*, 230)

Les liaisons dangereuses

« Avoue que je sais inventer les cauchemars ».
Lettre à André Breton, 24 avril 1918

Inutile d'attendre le roman de 1965, pour voir s'exercer la première — capitale — des mises à mort. Comme l'affirme Shoshana Felman, « le discours polémique est toujours, à un certain niveau, un discours *sur la mort, de la mort, un discours sur l'acte de tuer* » qui s'accompagne même, chez les entreparleurs, d'une « *jouissance du jeu de la mort* »⁴⁵. Or, il semble à lire la correspondance avec Breton que le pacte scellé aux Tuileries un jour de mars 1919 ait donné le ton. Au cœur de la crise d'avril, Aragon le rappelle depuis Sarrebrück :

Non tu n'as rien à craindre POUR LE MOMENT parce que pour le moment rien ni personne ne m'est plus cher que toi, et ce qui fait le prix de cette amitié c'est la dramatique certitude qu'UN JOUR nous nous tuerons à mort. (*LAB*, 270)

Et dans la seconde lettre du même jour, Aragon s'avance un peu plus encore dans l'attribution des rôles, parfaitement réversibles comme l'a montré Michel Murat⁴⁶ : « Je sais bien que tu peux me tuer. Je voudrais que cela te fût encore plus aisé. » (*LAB*, 272)

De fait, entre ces « étranges animaux », il est souvent question de « méfiance [...] à cause des luttes dernières » (*LAB*, 261), de représailles et de pièges. C'est à qui *foutra* l'autre *au panier* le premier⁴⁷. Le pacte de cette amitié adolescente prend donc dans la correspondance la forme d'un pacte polémique où l'on s'exerce, autant qu'à éprouver l'autre — « J'ai BESOIN d'éprouver ton amitié » écrit Aragon (*LAB*, 200) — à en découdre, la complicité se réalisant alors plus souvent au détriment d'un tiers. Nulle part mieux que dans la lettre intitulée « De la Moralité. Traité » — rare lettre d'ailleurs à porter un titre — Aragon ne manifeste cette complicité cynique avec Breton qui rappelle le couple Valmont/Merteuil. Tandis que Breton semble évoquer le 8 août 1918 un ancien

⁴⁴ « Comme si, ajoute D. Bounoux, pour mériter l'amour du moloch André, il devait lui offrir un sacrifice humain... ». *Op. cit.*, p. 153.

⁴⁵ Shoshana Felman, « Le discours polémique », *Cahiers de l'AIEF*, n° 31, 1979, p. 187-188.

⁴⁶ *Op. cit.*, en particulier p. 206-216.

⁴⁷ A la mort d'Apollinaire, Aragon craint que Reverdy ne vienne aussitôt occuper la place laissée vacante : « Tu te perds à voir tant de gens. Je ne suis pas sec avec toi, même quand tu appelles *cher*, Reverdy avec l'air de me foutre au panier. » *LAB*, 231. Nous renvoyons pour cet aspect aux travaux de Daniel Bounoux et Michel Murat précités.

condisciple d'Aragon au lycée Carnot, provoquant son inquiétude, Aragon répond le 15 août par un portrait-charge de l'ancien camarade, dont il vient de recevoir une lettre qu'il transmet à Breton, avec demande expresse de la lui renvoyer :

il est ce bourgeois sans rien d'excessif, un peu couard, galant et qu'on a vu sur tous les portraits du XVIII^e siècle en petit-maître, et je le sais pourri de tous les préjugés que je n'ai pas. [...] quand je l'aurai éduqué, peut-être sera-t-il sortable. [...] Je lui ai écrit une lettre-épreuve. Il est je crois resté le même. J'aime les gens très nuls qui sentent vivement et expriment verbeusement *autre chose*. (LAB, 172-174)

Des deux rôles, Aragon a donc choisi celui de Valmont éduquant la jeune Cécile et l'évocation du XVIII^e siècle n'est sans doute pas un hasard⁴⁸. Ce qui importe ici, c'est la manière dont Aragon décrit, par la bande, le jeu même auquel il se livre avec Breton. « Coup de fouet », « parodie », « casse-cou »⁴⁹ — les lettres qu'Aragon adresse à Breton sont aussi des *lettres-épreuves*. Ce traité de moralité placé sous le patronage de « la T.S. Vierge » se termine d'ailleurs ainsi :

J'attends les cris que tu vas pousser.
Pouce : crie, mais écris.

Dans cette guerre de positions où l'enjeu est pour l'un de « tuer l'art », pour l'autre de résister, Aragon n'hésite pas, dans le temps même où il redit son allégeance, à disqualifier l'aîné, moquant ses manies (« tes listes de LAUREATS ») ou lui déniait toute originalité (« Néanmoins TOUT ici vient de Lautréamont, qu'est-ce qui n'était pas chez lui ? » ou encore « c'est signé de toi à crier » devant un texte d'André Salmon)⁵⁰. La citation peut même avoir à elle seule valeur polémique. Ainsi cet extrait d'un mystérieux livre que recopie Aragon pour Breton le 25 avril 1919 et qui prélude aux jeux de double de la *Mise à mort*. Intitulé « DIGNUS EST INTRARE ? », le morceau choisi raconte une histoire de fascination qui tourne mal. Le narrateur choisit en effet d'organiser un bal en l'honneur de l'homme « *qui se présente par son nom* » — un nom inventé plutôt qu'hérité comme celui d'Aragon — et, le bal tournant au camouflet faute de convive, finit par l'égorger. Se disant incapable de « recopier trois lignes mêmes merveilleuses », Aragon renchérit paradoxalement « maintenant c'est CELA que je copie pour toi » (LAB, 279-280) : le récit d'un meurtre, d'un rendez-vous raté et d'une désertion.

Aragon fondant la valeur du poème sur le cri qu'il est capable d'« arrache[r] à son lecteur », Breton fut bien l'architecte rugissant qu'appelait cette quête d'identité. « Il faut te battre pour que tu cries. Mais tu cries bien. Bien rugi, lion. » (LAB, 85). Pour cette lutte à mort, quel meilleur complice pouvait-il imaginer que celui dont le corps, précisément, résistait à la distance et à l'absence : « Ce qui m'étonne, ta voix est la seule qui ne s'altère pas par la poste » notait Aragon le 7 août 1920 (LAB, 287).

En vacances à Perros-Guirrec, Aragon enfin démobilisé s'amusait à décrire une scène de genre pour son ami alors à Lorient :

Pendant que je t'écris, plusieurs petites filles jouent à un jeu que j'avais oublié : l'une dit un mot à l'oreille de la seconde qui le répète à la troisième et ainsi de suite. Et la dernière à haute voix annonce : *bouteille*, mais c'était *pomme de terre*. Illustration de la langue française. Ou encore correspondance postale. (LAB, 293)

Inhérent à toute communication différée, le malentendu ne pouvait sans doute que s'aggraver pour celui qui décrivait déjà la vie de famille comme une « guerre civile » (LAB, 312) avec cette première

⁴⁸ Rappelons qu'au jeu de la notation scolaire, Laclos obtiendra un 16 d'Aragon, un 17 de Breton et qu'au « Lisez/Ne lisez pas » de 1930, Laclos est toujours présent et sans contre-modèle.

⁴⁹ LAB, 85-86. Ces trois expressions qualifient la lettre du 24 mai 1918.

⁵⁰ LAB, 190, 264, 83.

famille littéraire qu'il s'était choisie — Breton, Soupault, Gide Drieu ou à plus forte raison Doucet dont Aragon se plaira, trois ans après la rupture, à fantasmer la faillite lors de son voyage à Moscou. Sur le mode de la prétérition, qui trahissait l'éloignement en cours, Aragon décrivait en octobre 1930 depuis Moscou la révolution en marche :

Je t'aurais parlé de ce dont les voyageurs trop intéressés par les machines ou par leur désir de servir la bourgeoisie étrangère s'abstiennent soigneusement de parler : du réjouissant aspect que prennent tous les vestiges, toutes les ruines de l'ancien état de choses, depuis les demeures désaffectées des Jacques Doucet de l'endroit jusqu'aux ruines vivantes, aux vestiges sur pattes des classes que l'on est en train de détruire, de détruire vraiment, de traquer. (*L'AB*, 407)

Avec la description réaliste, s'annonçait la conversion du polémique en satirique.

Émilie Frémond

Université Sorbonne Nouvelle-THALIM